

DANS SES MEUBLES...

I

J'habite un petit appartement au quatrième, près de la rue d'Assas, derrière le jardin du Luxembourg. Dans cet endroit, Paris est triste. On dirait que son haleine bruyante s'est éteinte dans les allées sablonneuses du jardin, à travers les platanes. Les maisons, les vieux hôtels garnis semblent gagnés par l'air morne de quelques pieux pensionnats. Au rez-de-chaussée s'étalent timidement les articles fanés d'un commerce

languissant. Des maisons de brocanteurs, de sombres buvettes, des ébauches de librairies ou des nouveautés d'antan se partagent la vitrine avec des images dévotes. Par-ci, par-là, une boutique de blanchisseuses alterne avec le trou noir d'un marchand de charbon. Elles ne sont pas gaies, ces blanchisseuses de ce côté du jardin. Leurs poses sont rustaudes près de la table à repasser; leurs chignons manquent de grâce, leurs poitrines semblent ignorer le corset; puis elles ne lutinent pas les passants comme les véritables blanchisseuses parisiennes. Peu de passants, d'ailleurs : des industriels ambulants, avancent lentement, maîtres du trottoir. Ils s'arrêtent aux portes, lancent ces cris désolés : — 'Archand d'habits!... Tondeuse de chiens! — Tonneaux! 'chand de tonneaux! — Pas d'omnibus. Par hasard les carreaux des fenêtres frémissent dans leurs châssis; des roulades discordantes, un fracas inusité montent du pavé; les chiens aboient de plus belle... C'est un fiacre qui passe...

Si je reste là, c'est à cause d'elle. Combien

j'eusse préféré travailler dans un quartier plus vivant, au milieu de l'agitation et du bruit, conditions extérieures d'équilibre aux natures rêveuses! — Mais il était écrit que cette femme exercerait une influence sur mon train de vie. Je venais à peine de la connaître... Comment?... Ah! oui! ce fut dans une des premières séances de l'année... Le hasard nous avait placés l'un près de l'autre, au milieu de l'agitation qui, en première année, précède l'arrivée du professeur. La prenant pour Anglaise, je lui adressai quelques mots d'anglais, comme voie d'introduction. Mais, tout en me comprenant, elle me répondit en français, un français assez pur d'accent pour m'indiquer que je m'étais trompé. C'était un cours de zoologie. Il y avait, cloués sur le tableau noir, quelques placards, avec des figures, des schémas représentant les parasites dont il était question dans la conférence. Je m'appliquais à dessiner dans mon cahier ces figures, tandis que le crayon de ma voisine courait, courait...

J'observais son travail, elle le mien, avec des regards discrets. Elle semblait s'intéresser à mes dessins; de mon côté, je prenais un grand intérêt à ses notes.

Nous nous adressâmes là-dessus quelques compliments à mi-voix; puis :

— Pourriez-vous me prêter vos dessins en échange de mes notes ?...

J'acceptai avec plaisir ce prêt mutuel qu'elle me proposait du ton le plus simple. Et nous voilà de bons amis. Pendant quelque temps notre amitié se continua sur le même ton. Nul mot échangé entre nous qui ne se rapportât à nos études. C'est à peine si un jour elle m'a un peu parlé d'elle-même.... Si elle s'appelle Betsy, c'est que son père, d'origine anglaise, tenait beaucoup à ce prénom. Il est mort, son père. Sa mère est Française; elle s'est remariée; elle habite une petite commune dans le Pas-de-Calais. C'est là que Betsy est née. Je ne m'écartais donc pas beaucoup du vrai, en la jugeant Anglaise à première vue. Elle l'est à moitié par son père. Puis..., Française née pres-

qu'aux bords de la Manche, n'est-ce pas là assez pour avoir quelque chose du type britannique? Elle en a beaucoup, Betsy; c'est dans son œil cette blancheur d'émail où semble se concentrer le ciel pâle. Elle possède les finesses et les raideurs des jeunes misses : leur taille élancée à lignes droites, des austérités de toilette, certaines allures garçonnières. Parfois, sous ces dehors, la Française se réveille : alors sa taille se cambre, ses yeux s'allument de clartés folâtres..

II

Peu à peu, nous nous sommes unis pour étudier. Elle habitait une chambre au cinquième dans cette partie silencieuse du quartier du Luxembourg.

Un jour, en sortant du cours, comme nous causions botanique, nous tombâmes en désaccord à propos d'une classification.

Une discussion s'ensuivit, pendant laquelle nous nous étions approchés de sa maison, que je ne connaissais pas encore. Je lui dis adieu près de la porte; mais elle m'invita à rentrer chez elle pour vider notre différend, en présence de ses livres. Je montai dans sa pauvre chambre mansardée, une vraie chambre de garçon où l'on aurait en vain cherché quelque objet qui pût trahir la coquetterie de la femme. En face de l'étroite lucarne, une alcôve fermée par des rideaux de cretonne. Par l'entre-bâillement de ces rideaux, j'entrevois le lit, un petit lit d'enfant. Un lavabo en fer, une commode, une table à écrire et deux chaises complètent le mobilier. Sur la table, quelques livres et des papiers s'entassent confusément; on y voit épars des instruments de dissection, des flacons, des tubes à essai, une lampe à huile garnie d'un abat-jour de papier à moitié brûlé. Près du lit, accroché au mur, un petit tableau noir étale ses nébuleuses de craie où flottent par lambeaux des formules chimiques; c'est là le seul tableau du logement.

Pas de glace sur la cheminée; quelques bibelots sans valeur, une lampe à alcool et un réveil-matin au tic-tac bruyant. On marche sur un carrelage peint en rouge. Aux murs, le papier à losanges bleus se déchire par places. Dans un coin, un trou noir : la cuisine... C'est dans cette chambre que nous commençâmes à nous attacher l'un à l'autre par le lien des études en commun. Jamais, dans mon imagination, je ne pourrai la détacher de ce milieu austère. Toujours elle restera pour moi comme enchâssée dans les murs nus de ce logis, éclairée par la lumière blafarde qui filtre à travers le vasistas, imprégnée de l'atmosphère spéciale qui semble se dégager des livres de texte, des cahiers, du tableau noir blanchi à la craie.

J'allai souvent dans sa chambrette : ce fut bientôt pour moi un besoin d'étudier avec elle. Je trouvai dans sa finesse d'esprit, dans sa mémoire surprenante, même dans son tableau noir des éléments favorables au travail. Impossible d'étudier seul dans ma chambre d'hôtel. Un hôtel d'étu-

diants près de l'Odéon. Ah ! la vie cellulaire des garnis ! Le voisin qu'on entend cracher, tousser, ronfler et qu'on ne voit jamais ; la patronne qui vous fait, en passant, des révérences mécaniques ; le garçon, assoiffé de pourboires, qui vous appelle « le Monsieur du 44 »... une réduction à l'état de chiffre ! J'en avais assez... C'est alors que Betsy m'engagea de donner à ma vie de garçon, cette solution qu'on exprime à Paris par la phrase : « vivre dans ses meubles. »

Il y avait près de chez elle un petit appartement à louer. De la lucarne de sa chambre on en voyait les fenêtres sans rideaux ; elles s'ouvraient sur une cour où quelques vieux arbres, une pelouse râpée, un mur revêtu de treillis, donnaient à l'œil l'illusion d'un jardin. Au delà s'étendaient les chantiers d'un dépôt de bois. C'était comme une vaste clairière au milieu de hautes maisons.

Un logement qui a de l'espace libre devant les fenêtres... quel trésor !... Là elle

viendrait me voir, ce qu'elle n'oserait jamais faire dans mon hôtel, tout peuplé d'étudiants ; elle y viendrait tous les soirs, et nos études en commun se feraient mieux que dans sa chambre...

Seulement, l'appartement en question n'était pas si petit qu'il en avait l'air. C'était, en réalité, deux logements séparés par un vestibule.

— Le plus simple, dis-je à Betsy, serait de prendre l'appartement à nous deux ; vous serez à droite, moi à gauche...

Elle rougit ; c'est la première fois que je l'ai vu rougir.

Et je pensai :

— Suis-je bête ! j'oublie qu'elle est femme !

Alors je songeai à Philippe Gomez. Justement, à cette époque, Gomez m'avait dit qu'il voulait, lui aussi, se mettre dans ses meubles.

III

Philippe Gomez est un vaurien. Je devrais le mépriser, et je l'aime. Ma conscience me commande de ne pas lui parler, et il est mon meilleur ami... C'est absurde, mais c'est comme ça. Que voulez-vous? il y a là plus qu'un fait de cœur, c'est un fait d'organisme. Lui et moi, nous nous faisons équilibre. Je tire à droite, il tire à gauche, et ça va. Pour moi, la science est un mystère troublant; pour lui, c'est un jeu de *trucs*; j'ai la candeur de viser à la science elle-même, il y poursuit le but scolaire, c'est-à-dire l'examen et le diplôme. De là, entre nous, des divergences immenses; il flotte, je plonge; il s'arrête à la surface des questions, et c'est la gaité; je veux les approfondir, et c'est l'angoisse. Le pire c'est

que, tout en restant à flot, il y voit souvent plus clair que moi. Sa tête fraîche l'emporte sur ma tête échauffée. Il prend la science brutalement, « sous la jambe... » Que le *doute* surgisse... tandis que je reste là, muet, anéanti, il a contre le mystère des haussements d'épaules superbes, puis des rires, puis des mots de ce genre: « Ça sent la moutarde! »

IV

Philippe a accepté. Il prend avec moi l'appartement; donc plus d'hôtel: nous allons vivre dans nos meubles. Un lit, une armoire à glace, une toilette et une table de nuit, le tout en acajou, voilà l'essentiel... Nous l'avons bien gagné, rue Drouot, dans la bataille aux enchères. Voici comment:

La chose s'est passée par une froide journée de février... Betsy est avec nous. Mon

amie s'est fait un plaisir de m'accompagner pour cet achat qu'elle m'a inspiré. Elle a même, pour la circonstance, soigné un peu sa toilette, mis sa pèlerine neuve sur son manteau défraîchi. Gomez ne tient pas dans sa peau. A peine venons-nous de quitter la salle où nous avons disputé notre mobilier à la foule des acheteurs, qu'il veut le faire voiturier. C'est en vain que je lui dis d'attendre un peu, nous n'avons pas encore tout ce qu'il faut. Il n'entend rien. L'appartement est prêt, nous avons des meubles... donc il ne faut plus coucher à l'hôtel. D'un geste de gamin émancipé, il envoie au diable tous les garçons et toutes les patronnes d'hôtel. Il se frotte les mains, ne fait que répéter :

— On va donc vivre dans ses meubles ; c'est chic !

Comme nous descendons aux salles d'en bas, trois gaillards, aux soldes du Bureau de transport, nous offrent leurs services. La voiture est là, toute prête, rue Chauchat : un camion attelé d'une rosse. Philippe s'ar-

range avec ces hommes ; ils se mettent à l'œuvre.

Me voilà donc avec Betsy et Philippe à la grande porte de la maison de ventes qui s'ouvre sur la rue Chauchat. Quelques minutes s'écoulaient avant la descente de nos meubles. On a le temps d'observer ce qui se passe autour de soi. C'est par cette porte que se fait le double mouvement des objets vendus ou à vendre. Peu à peu l'agitation s'accroît ; une foule d'hommes et d'enfants dépenaillés, à mines faméliques, grillent sur le trottoir dans l'attente d'une corvée. Les meubles passent vite ; de riches mobiliers sont emportés, bousculés pêle-mêle avec de vieilles carcasses. A cette heure, dans le vaste hall qu'on appelle « la cour, » des crieurs commencent à japer l'éternel boniment : « Deux, trois, trois cinquante, quatre, quatre... vu ! Rien ne va plus ? adjudé ! » La multitude de badauds et d'acheteurs accourt de toutes parts. Ce sont là les petites ventes au détail et « au lot : » les lots de vieux chapeaux, de vieux souliers, toutes sortes de loques. Près

de nous, au pied de la tribune d'un commissaire-priseur, le crieur étale sur une table un petit aquarium en verre rempli d'une eau trouble, où l'on voit nager quelques poissons rouges. Le plus singulier, c'est que Betsy en est éprise. Ne voilà-t-il pas qu'elle parle de l'acheter?

— Mais oui, pour cultiver des poissons, des amphibiens; nous les disséquerons après.

— Un aquarium, cinq francs! dit le crieur.

Quelqu'un offre cinquante centimes.

— Cinquante centimes, un franc, un franc cinquante. Personne ne dit mot?

— Deux francs, crie Betsy.

— Deux francs cinquante? crie un « pousseur. »

Le visage de mon amie s'assombrit. Deux francs et plus, c'est trop pour elle.

Le marteau du crieur va s'abattre.

Philippe et moi volons au secours de Betsy.

— Trois francs!

On nous adjuge l'aquarium.

Et voici nos meubles. On commence à les mettre dans la voiture.

— Il faut faire attention, dis-je à Philippe. Ces déménageurs sentent horriblement l'alcool. Ils peuvent les détériorer...

— Le Bureau en répond, réplique-t-il... Quant aux odeurs alcooliques... ça ne fait rien... Ces hommes sont d'une force!... Trois hercules!... Puis on surveillera. Si tu veux, nous pouvons même aller à pied derrière eux pendant tout le trajet.

J'offre un fiacre à Betsy pour qu'elle puisse emménager son aquarium. La brave fille refuse. Elle marchera avec nous derrière la voiture. Quant à faire porter son aquarium par les déménageurs... Ah! non! ils le casseraient... Puis, ce n'est pas déjà si lourd. Elle le portera elle-même.

Déjà les meubles remplissent le camion...

— Allons, les hommes... Vous savez où... Rue d'Assas, numéro *... Faut se presser... Le jour finit vite en février.

Un homme caresse la rosse d'un coup de

fouet; un autre la tire en avant par la bride. La voiture démarre...

— Je cherche Philippe... Qu'est-il devenu?...

— Eh! Viens donc! La voiture s'en va!

Il est là, dans la cour, mêlé à la foule qui remue autour d'un crieur. Il est à payer quelque chose qu'il vient d'acheter à l'encan. On s'attarde à lui rendre la monnaie... D'un air satisfait il me montre son achat : un lot de parapluies, puis un objet inavouable... un vase de nuit avec un œil au fond.

— Philippe!... tu es fou!

Mais il soutient que c'est un riche coup...

Il ne pouvait pas laisser passer cette occasion... Un rouleau de parapluies... Douze parapluies pour trois francs! Puis le vase, oui un vase, quoi!... cinquante centimes... Ça, c'est essentiel pour vivre dans ses meubles!... Il a un œil, encore...

Je l'arrête...

— Mais, vas-tu porter à la main cette horreur?

— Non pas... Je vais la placer dans la

voiture... Vite, la monnaie, crie-t-il au commissaire-priseur... Encore quelques minutes... et nous nous élançons. Betsy, impatiente, nous attend dans la rue.

La voiture? On ne la voit plus. Elle a tourné à droite dans la rue Drouot, elle doit déjà être un peu loin... On a mis tant de temps à changer la monnaie! Ça ne fait rien. Nous l'atteindrons en pressant le pas.

Cependant Betsy ne marche pas assez vite, à cause de son aquarium. Je veux le porter; elle résiste, le serre contre son sein comme un enfant. Gomez marche devant nous... Quelle horreur! — « Dis-donc, tu n'as pas honte de te montrer en public avec ça? » Les passants commencent à s'en étonner... Ce n'est qu'en arrivant aux grands boulevards que mon camarade a la pudeur d'envelopper son objet dans un journal. Puis il me charge de porter son paquet de parapluies...

Impossible de trouver notre camion à travers les rues encombrées. Nous suivons tout droit la rue Richelieu. A l'instant où

nous débouchons placé de la Comédie, il fait déjà sombre. On commence à allumer les réverbères. En même temps une pluie fine se déchaîne, un vent d'orage secoue le branchage noir des marronniers. Heureusement nous avons des parapluies; je délie mon paquet.

— Ah! voyez-vous, fait Philippe enthousiasmé, si nous n'avions pas de *pépins*, nous tomberions en déliquescence...

Nous regardons de tous côtés, les yeux grands ouverts... Où est le camion? Cherchez le camion!... Rien! Une course folle sur les trottoirs envahis; nous traversons en courant les chaussées battues par le tourbillon des fiacres. Cette bagarre de l'hôtel des ventes, cette marche rapide contre la pluie et le vent, nous ont éternés. Betsy se tait, elle marche la tête basse, tout à son aquarium, aux petits poissons rouges qu'elle contemple sans cesse d'un œil maternel. Place du Carrousel, nous nous apercevons que les parapluies ne nous garantissent pas de l'eau, tant ils sont déchirés. On en ouvre

d'autres et c'est la même chose; d'autres encore, jusqu'au douzième. C'est pire! Le vent les tourne comme des gants.

— Tiens, je sais maintenant, s'écrie Philippe... Ce sont des parapluies pour le beau temps.

On les ferme. Nous marchons à découvert sous l'averse cinglante, portant chacun quatre parapluies sous le bras. En traversant le pont du Carrousel, le vent souffle si fort qu'il faut porter la main à son chapeau. Alors Philippe désespéré, perd toute contenance. Il ôte son chapeau, se couvre avec le vase.

Où est le camion? Cherchez le camion! Le voilà, enfin... presque chez nous, à la porte d'un marchand de vin. Nos trois hercules sont là à boire un coup.

— Eh! les hommes!... il faut se dépêcher, la nuit approche!...

V

(Morale).

Le même jour, à huit heures du soir, deux étudiants qui venaient de s'installer dans leurs meubles, suivaient la rue d'Assas, en compagnie d'une demoiselle. Ils tournèrent à gauche, s'arrêtèrent à la porte d'une maison qui était celle de la jeune femme.

— Attendez-moi, dit la demoiselle, je vais voir ce que je peux vous offrir.

— Mais ne vous dérangez pas, mademoiselle, nous nous en passerons.

La jeune femme d'insister. Elle monta, descendit bientôt, portant un paquet dans ses mains.

— Voilà une couverture, dit-elle d'une voix dolente; vous verrez si ça peut vous être utile.

En parlant ainsi, elle s'adressait aux

deux étudiants; mais à la façon dont elle présenta le paquet à l'un d'eux, il était évident que c'était à lui qu'elle voulait faire le prêt. Celui-ci le saisit, puis invita la jeune femme à aller dîner au restaurant le plus proche.

— Merci, dit la demoiselle, légèrement vexée; vous savez bien que je ne vais jamais au restaurant.

Une heure après, les deux étudiants sortaient d'un petit restaurant près de Saint-Sulpice, regagnaient leur demeure, située derrière le jardin du Luxembourg.

Rentrés dans leur appartement au cinquième, ils allumèrent une bougie, qu'ils posèrent sur une table de nuit, faute de bougeoir.

Ils causaient, très animés.

— Diable! je m'aperçois qu'il nous manque beaucoup de choses...

— De petites choses...

— Oui, de petites... grandes choses.

— Nous manquons de bougeoirs.

— Nous manquons de draps.

- De tapis.
- De porte-manteaux.
- De la garniture de toilette.
- De...
- De...
- En somme, qu'est-ce que nous avons?
- Nous avons l'essentiel... chacun un lit, avec sommier, matelas... une armoire.
- Oui, mais l'essentiel, c'est rien... en fait d'accessoires...
- Toi, tu as une couverture; tu ne me feras croire que c'est à nous *qu'elle* l'a prêtée.
- Soit! mais toi tu as un vase...
- C'est vrai! je l'avais oublié... Ingrat que je suis! il m'a abrité contre la pluie;... attends, je vais l'arroser.
- Puis le jeune homme à la « couverture » et celui « au vase », éreintés par une journée active, se couchèrent tout habillés sur leurs matelas nus.
- Tout à coup, le jeune homme « au vase » se leva dans l'obscurité en criant :
- Ah non! par exemple! Il fait très

froid... Si j'avais comme toi une femme qui m'eût prêté une couverture! Nous ne sommes pas égaux!

— Couvre-toi avec ton pardessus, crie l'autre.

— Mon pardessus! Il ruisselle... Ce que je vais faire... c'est sortir. Je vais chercher un calorifère...

— Un calorifère! reprit l'étudiant à la « couverture », quelle idée! On s'asphyxierait. Puis où trouver à cette heure-ci une boutique ouverte?

Le jeune homme au vase ne répondit pas. Il murmura seulement :

— Bullier n'est pas loin... J'en trouverai là.

Il sortit, tandis que son ami reprenait son sommeil sous sa couverture.

A minuit celui-ci fut réveillé par un bruit saccadé, grinçant...

C'était le lit du jeune homme au « vase » qui craquait sous lui, et son calorifère.